

Nos catéchismes

Autor(en): **Secretan, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **41 (1908)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOS CATÉCHISMES ¹

PAR

HENRI SECRETAN

pasteur.

Le sujet qui doit nous occuper aujourd'hui a été formulé comme suit par la conférence pastorale du premier arrondissement chargée d'organiser notre conférence générale :

Que doit être l'instruction religieuse, particulièrement des catéchumènes, pour répondre à son but dans les circonstances actuelles ?

Elle ajoutait, entre parenthèse, pour éclairer le rapporteur : Les circonstances actuelles seraient : la critique biblique, le regain d'indifférence et d'incrédulité, le mouvement social, etc.

Certes, nous trouverions difficilement un sujet plus actuel et plus riche, un sujet plus propre à stimuler notre zèle et à réchauffer notre amour pour les jeunes âmes qui nous sont confiées. Nous allons reprendre nos catéchismes cette semaine et l'entretien que nous allons avoir peut contribuer puissamment à nous faire mieux comprendre la grandeur de notre tâche et l'étendue de notre responsabilité.

Mais le sujet qui nous est proposé est extraordinairement vaste et serait plus facile à traiter dans un cours qui durerait un semestre qu'en une seule heure. Le restreindre est donc

¹ Etude lue à la conférence cantonale des pasteurs nationaux, le lundi 4 novembre 1907, à Lausanne.

chose indispensable. Je me conformerai à la pensée de ceux qui l'ont choisi en laissant de côté le culte pour la jeunesse et l'école du dimanche et en m'occupant essentiellement du catéchuménat. Ce dernier enseignement est au reste l'aboutissement et le couronnement de tout l'enseignement religieux de la jeunesse. Il est évident que l'esprit qui doit l'animer est le même qui doit présider à l'instruction de l'école du dimanche. Plusieurs remarques et observations que nous consignerons ici trouveront en conséquence leur application aussi ailleurs.

Quel est le but que le pasteur doit poursuivre dans l'instruction des catéchumènes et quelle est la meilleure méthode pour l'atteindre ? tel est le plan de cette étude.

Cependant, avant d'entrer en plein dans notre sujet proprement dit, quelques questions préliminaires s'offrent à nous. La première de ces questions concerne l'âge auquel il convient de fixer le catéchuménat, la seconde regarde le problème de la confirmation.

Là où les enfants sont libérés de l'école à quinze ans, la deuxième année d'instruction religieuse, celle de quinze à seize ans, ne produit plus de bons fruits pour un grand nombre d'entre eux. Les uns partent pour la Suisse allemande, où leur instruction religieuse souffre, pour la plupart, de ce que ces jeunes gens sont aux prises avec les difficultés d'une langue qu'ils ne comprennent pas encore. Les autres restent, mais ils entrent en apprentissage et sont en butte, dans les ateliers, aux railleries de camarades plus âgés, qui s'appliquent à les « déniaiser ». Ils respirent là une atmosphère de scepticisme et y subissent la contagion d'un prétendu anticléricalisme qui trouble leur conscience et entrave le développement de leur sentiment religieux.

Quel remède apporter à ce mal ? On en propose un double. Ou bien conserver purement et simplement ce que nous avons, mais abaisser d'une année l'âge d'inscription et faire celle-ci à treize ans, soit qu'on décrétât la mesure pour toute l'Eglise vaudoise, soit qu'on se bornât à la rendre facultative pour les paroisses qui le demanderaient.

Une autre solution, séduisante à quelques égards, a été proposée à la conférence du deuxième arrondissement. Elle consisterait en ceci : remplacer, pour ceux qui le voudraient, la deuxième année d'instruction religieuse par un stage de sept semaines, prolongation qui irait de Pâques à Pentecôte. Pendant ces quarante-huit jours il y aurait catéchisme chaque jour, sauf les six dimanches et l'Ascension, ce qui correspondrait aux quarante catéchismes de la seconde année. En réalité, si tous les catéchumènes le demandaient, ils auraient une série de quatre-vingts catéchismes de novembre à Pentecôte. Nous ignorons si dans l'esprit de l'auteur de la proposition il en serait de même pour les jeunes filles ou si nous aurions des systèmes différents suivant les sexes. Dans ce cas elles devraient attendre à Pentecôte pour faire leur première communion.

Cette manière serait une sorte de combinaison du système neuchâtelois avec le nôtre ; mais elle nous paraît pratiquement difficile à réaliser. Nous lui préférerions l'abaissement de l'inscription d'une année, puisqu'au fond elle aboutirait à ce que la première communion de presque tous, — des garçons au moins, — aurait lieu à quinze ans.

Une deuxième question préliminaire dont nous dirons un mot est celle de la confirmation. Faut-il la conserver ? Faut-il l'abolir ? Il y a trente ans nous combattions au conseil du premier arrondissement siégeant à Aigle, avec toute l'ardeur de la jeunesse, en vue de son abolition. Pour le fond de la question notre sentiment n'a pas varié. Il y a là autre chose qu'une « querelle de ministres », il y a une question de sincérité. Une cérémonie religieuse doit avant tout être vraie, parfaitement vraie et non conventionnelle. La cérémonie de la confirmation manque trop de ce caractère. Elle est une porte de sortie, non pas une porte d'entrée.

D'autre part, il faut bien reconnaître qu'elle est si intimement liée à la pratique du baptême des petits enfants qu'elle en semble un complément indispensable. Et elle l'est. Abolir sans remplacer ne saurait constituer notre programme. Notre devoir de l'heure présente est donc de transformer lente-

ment, progressivement, en modifiant avec sagesse le caractère de la cérémonie. Nous l'avons déjà fait dans une certaine mesure, mais il faut plus encore. Le cadre de notre liturgie n'est pas très heureux. Elle raisonne trop et n'adore pas assez. Il faudrait donner à ce culte un cachet plus cordial, plus impressif, plus intime, qui le différenciât davantage d'une cérémonie de promotions avec attestation ou diplôme. La chose est difficile, peut-être n'est-ce pas impossible. On y a déjà réussi dans quelques paroisses. Voilà tout ce qui peut être réalisé à l'heure actuelle et peut-être même tout ce qui est désirable. Mais ce n'est pas peu de chose, c'est beaucoup : ne rien mépriser, ne rien détruire, mais faire souffler partout un esprit nouveau. Cet esprit nouveau, toujours nouveau, — quoiqu'il ne soit autre que l'esprit évangélique des premiers jours, — saura bien se créer des formes appropriées à sa nature. Certainement, il y a des formes désuètes qui doivent disparaître. Aidons-les à mourir. Ne disons donc pas que nous voulons abolir la confirmation, ni que nous voulons la remplacer par une cérémonie banale de clôture du cours d'instruction religieuse, mais travaillons à la transformer dans son esprit et dans ses formes. Peut-être la solution se trouve-t-elle dans la célébration de la sainte cène offerte aux catéchumènes seuls et à leurs familles. Rien ne s'opposerait à ce que la table sacrée fût dressée au jour des Rameaux ; rien non plus à ce que les catéchumènes qui auraient communiqué ce jour-là revinssent prendre la cène le jour du Vendredi-Saint ou à Pâques. Il est, en effet, assez singulier que toute l'instruction religieuse tendant à la cène et y aboutissant, ce soit cette dernière qui manque précisément au couronnement.

Cela dit, nous pénétrons au cœur de notre sujet et nous nous demandons quelle est la nature et le but de l'instruction religieuse.

Si nous nous reportons à nos souvenirs de jeunesse, les impressions qui nous restent varient probablement d'une manière considérable d'une personnalité à l'autre. Les nôtres sont franchement déplorables. Nous avons suivi les caté-

chismes donnés il y a plus de quarante ans au Collège cantonal et de ce cours nous ne nous rappelons qu'un long exposé des attributs de Dieu, vraiment trop indigeste pour nos jeunes intelligences. D'une manière générale nous croyons que la nature de l'instruction religieuse est pourtant mieux comprise aujourd'hui qu'autrefois. Le plan qu'on aimait à suivre en ces temps-là était celui-ci : D'abord les vérités qu'il faut croire, puis les devoirs qu'il faut pratiquer. Au nombre des vérités qu'il fallait croire figurait par exemple la Trinité, qui n'est plus même mentionnée dans les catéchismes modernes. Tout cela relevait encore fortement de la scolastique. Actuellement, ce n'est pas seulement toute dogmatique qui est bannie, mais le simple mot de doctrine fait dresser les cheveux sur les têtes. C'est une réaction excessive, mais qui s'explique par l'abus prolongé d'un formalisme desséchant.

Le mot d'ordre contemporain dans nos Eglises est celui de *vie*. Posséder la vie, faire naître la vie, la propager autour de soi, c'est un beau programme et à le suivre nous ne craignons pas de nous égarer. A la condition toutefois que nous n'oublions pas où se puise cette vie, que nous pénétrions bien le cœur de notre jeunesse de cette assurance qu'elle ne la trouvera pas en elle-même, mais uniquement en Celui qui s'est appelé la Vie, comme il s'est dit le Chemin et la Vérité. Or c'est bien là une doctrine, ou je me trompe fort.

Il arrive quelquefois que nous avons quelque chose de bon à apprendre des catholiques. *La Revue du Clergé français*, qui m'a été très obligeamment prêtée par M. le professeur Emery, donne, dans son numéro du 1^{er} octobre 1907, un article sur le sujet qui nous occupe, article signé Léon Désens. Comment ce travail est-il intitulé ? « De la formation chrétienne des enfants dans les catéchismes. » Voilà un titre original et suggestif. L'idée qu'il exprime est juste et nous avait séduit au premier abord. En y réfléchissant pourtant, nous nous sommes bientôt aperçu que l'auteur n'avait aucunement en vue notre idéal protestant et que sa méthode était fort différente de la nôtre. Ce qu'il entend au fond, c'est une forma-

tion un peu mécanique, plus extérieure qu'intérieure, plus d'imitation que d'initiation.

Oui, certainement, il s'agit dans le catéchisme de former l'âme de l'enfant, d'ouvrir son cœur à la piété, mais, pour nous, cela n'est possible qu'en le mettant en contact avec la personne du Sauveur. Lui formera son âme, lui y éveillera la vie, lui y mettra son esprit. Et il fera cela tout en respectant le caractère de l'enfant. Il ne doit pas être question de fondre toutes les individualités dans un même moule et de fabriquer des automates. Nous devons laisser agir le véritable Maître, nous effacer pour qu'il remplisse toute la place. Nous ne devons être que des guides, de simples témoins.

Le Christ au centre de l'enseignement religieux, parce que de lui procède la vie. A notre sentiment, tout est là.

Nous savons bien que toute une tendance actuelle oppose à notre point de vue christocentrique une théologie dite théocentrique. Il est évident que nous aurons deux enseignements religieux fort différents, suivant qu'on se rattachera à l'une ou à l'autre de ces conceptions. Non seulement différents, mais réellement inconciliables. Pour moi, je le déclare, je ne connais Dieu que par Jésus-Christ. En dehors de sa personne, je ne le trouve pas. C'est pourquoi il m'est impossible de concevoir le but de l'enseignement religieux autrement qu'ainsi : amener le catéchumène au Sauveur, afin qu'il trouve Dieu en lui. « Celui qui m'a vu a vu mon père. »

Toutefois, en affirmant qu'il s'agit avant tout dans l'instruction religieuse de mettre l'enfant en contact avec la personne du Sauveur, tout n'est pas dit par là. Les enfants que nous avons devant nous appartiennent à une génération nouvelle, ils sont pénétrés de l'esprit de cette génération et c'est là un fait dont nous ne pouvons pas ne point tenir compte. Si donc l'on nous demande si la mentalité actuelle réclame une transformation dans la manière de présenter l'Évangile aux catéchumènes, nous n'hésitons pas à répondre : certainement oui.

Qu'est-ce qui caractérise la mentalité contemporaine ? C'est l'esprit critique qui travaille à ébranler, et si possible à ren-

verser, toute autorité extérieure. Cet esprit critique se manifeste dans tous les domaines : dans le domaine scientifique nombre de théories et de systèmes généralement acceptés jadis sont remis en question ; dans le domaine politique, c'est une formidable poussée anarchique ; dans le domaine religieux, c'est l'agnosticisme qui s'avance avec des arguments formidables, bénéficiant de la lassitude que nombre d'esprits éprouvent à la suite de discussions prolongées et le plus souvent stériles. Nous ne pensons pas qu'on eût entendu, il y a vingt ans seulement, le propos prononcé à demi-voix que nous surprenions naguère au culte de la jeunesse, après l'exposition d'un sujet biblique : « Qu'en sait-il ? » Qu'en savent-ils, disent, dans certains milieux, plusieurs pères de nos catéchumènes. Qu'en sait-il ? répète, à part lui, plus d'un enfant.

« La Bible le dit » n'est plus une preuve pour les hommes de notre temps. Faut-il s'en étonner ? On a fait dire tant de choses à la Bible. Faut-il s'en attrister ? Nous ne le croyons pas. N'avons-nous pas brisé depuis longtemps nous-mêmes avec une conception des choses que nous avons reconnue fautive ? Et la faute que nous avons commise, — par une prudence malheureuse, — n'a-t-elle pas été de continuer à parler comme si nous partagions encore le point de vue erroné et superstitieux de la fraction la plus influente de nos troupeaux.

Lorsque eut paru le livre dans lequel Gausson expose sa théorie théopneustique, — livre étrange, que si peu d'entre nous ont lu, quoique tous en parlent, — le grand théologien allemand Tholuck en prit connaissance. Après l'avoir soigneusement étudié, il prononça cette parole, prophétie remarquable : « Quel mal cet ouvrage va faire à l'Eglise ! »

Si le livre n'est plus guère lu, les erreurs qu'il a répandues et défendues avec passion subsistent et nous les combattons mollement. Le moment est pourtant venu de nous désolidariser plus entièrement. Car le fossé se creuse entre la mentalité contemporaine et les croyances qu'on nous attribue. C'est un malentendu gros de conséquences.

Quelques-uns, il est vrai, le comprennent. Nous avons applaudi, pour notre part, à l'article courageux de M. le pasteur Roger Bornand dans le *Semteur vaudois* sur la théologie qui a inspiré quelques-uns des promoteurs des réunions de Chexbres, et nous avons regretté que M. Saillens, si puissant et si bienfaisant comme évangéliste, se fût avancé sur un terrain qui n'est pas le sien et ait voulu trancher des questions qu'il ignore. Mais les cours bibliques de Chexbres n'ont pas eu grande influence sur notre jeunesse. Une publication qui, en revanche, en exerce une très considérable, c'est l'*Education chrétienne*. Celle-ci est bien de chez nous, nous pourrions quelque chose sur elle. Pourquoi personne n'élève-t-il la voix et ne fait-il entendre un conseil ? Car, il n'y a pas à se le dissimuler, c'est là que la théopneustie s'est réfugiée, c'est par ce petit périodique, — excellent à d'autres égards, — que tout le corps nombreux de nos moniteurs et de nos monitrices est entretenu dans la conviction que la Bible est la Parole de Dieu, que les deux termes se recouvrent. Comment les enfants, — les choses étant ainsi présentées, — arriveraient-ils à des idées plus justes ? Et alors, — plus tard, — le choc sera terrible pour eux. Il aboutira à un effondrement pour plusieurs, pour les plus attentifs et les plus intelligents.

Craint-on, en parlant, de faire de la peine aux directeurs et aux collaborateurs si dévoués de ce journal ? Ce serait oublier qu'ils demandent à être renseignés et qu'ils ont assurément l'âme trop haute pour croire que ceux qui s'enhardissent à le tenter soient mus par un autre mobile que le bien de notre jeunesse. Nous ne leur ferons pas cette injure et c'est pourquoi nous prenons la liberté de citer ici quelques exemples. Nous laissons de côté la Genèse, où il y aurait cependant tant de choses importantes à relever, et nous voulons parler de sujets où la foi n'est engagée en aucune manière.

Le 6 octobre dernier nous avons pour sujet à l'école du dimanche la générosité de David à l'égard de Saül. D'après le 1^{er} livre de Samuel, chapitres 24 et 26, David épargna Saül deux fois : une première fois à En-Guèdi, une seconde fois

sur la colline de Hakila. Les adversaires sont les mêmes, ils se trouvent dans les mêmes lieux et les conséquences des événements sont identiques. Ce sont évidemment deux traditions relatives à un même fait. Comme nous faisons remarquer cela à nos catéchumènes au culte de la jeunesse, l'un d'eux nous dit : « Il n'est pas vraisemblable que le fait se soit répété, car, avertis, Saül et ses officiers auront su mieux se garder. » Voilà la mentalité contemporaine, l'esprit critique pris sur le vif. *L'Education chrétienne*, cependant, n'a pas voulu en convenir. « Il n'est pas possible, comme on l'a prétendu parfois, écrit-elle, de ramener les deux récits à un seul » (p. 469 du cahier d'octobre). Mais, au contraire, cela est fort possible, cela est même tout à fait nécessaire, et quel intérêt avons-nous à vouloir heurter ici le sens historique et maintenir qu'il y a eu là répétition du même fait, avec quelques variantes ? Aucun, si ce n'est la défense de ce dogme : il n'y a pas d'erreur historique dans la Bible.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans la leçon suivante, celle du 13 octobre, le commentateur se trouvant en présence des deux récits absolument contradictoires de la mort de Saül, dit ceci : « Nous ne nous arrêterons point à harmoniser les deux récits, ils sont probablement inconciliables. »

Eh oui, ils sont inconciliables... mais alors quelle singulière idée, et combien confuse, le moniteur intelligent, qui n'a que *L'Education chrétienne* pour s'éclairer, doit se faire de la Bible et de sa composition ! Tantôt l'on ne veut pas de divergence, tantôt l'on déclare qu'elle est probablement certaine. Peu nous importe, assurément, que David ait épargné Saül une ou deux fois, peu nous importe que le premier roi d'Israël se soit suicidé ou ait été tué de la main d'un Amalécite. Mais c'est précisément en montrant au catéchumène le peu d'importance que cela a, en appliquant sous ses yeux la même mesure à l'histoire sainte qu'à l'histoire profane, quant à la tractation des sources, que nous sauvegarderons sa foi. Elle ne viendra plus s'achopper à ces divergences et à ces contradictions, qui deviendront au contraire pour lui une garantie.

L'*Education chrétienne* a une influence immense, car nombre de moniteurs et de monitrices n'ont pas d'autre ressource pour se préparer, — pour ne rien dire de ceux qui usent de cette piètre et condamnable méthode pédagogique qui consiste à l'apporter devant leur groupe et à la lire aux enfants, — mais l'*Education chrétienne* n'est pas seule à tâtonner et à reculer devant une exégèse vraiment scientifique ; le *Semeur vaudois*, qui a son influence aussi, n'hésite pas moins à sortir des vieilles ornières. L'une et l'autre publications n'ont pas manqué, pour la leçon du 20 octobre, la chute de David, de lui attribuer le psaume LI. Reuss déjà avait établi « que cela n'était guère croyable », et Hermann Gunkel, dans ses *Ausgewählte Psalmen*, est venu fortifier singulièrement la démonstration du professeur de Strasbourg.

Le psaume LI ne peut être de David et par conséquent ne se rapporte nullement à l'affaire de Bathséba auquel il ne fait aucune allusion. Un souverain qui a ravi à l'un de ses officiers son épouse et a fait traîtreusement assassiner le mari peut-il s'écrier qu'il n'a péché que contre Dieu seul ? Peut-il prier ce Dieu de le protéger contre le meurtre et promettre de veiller à ce que les pécheurs se convertissent ? Peut-il demander enfin que les murs de Jérusalem soient bâtis ou rebâtis alors que de son temps ils n'avaient pas encore été renversés ? Les réminiscences des prophètes que le psaume contient nous transportent à une époque bien différente, et la spiritualité de ce joyau littéraire et religieux est telle qu'il suppose un développement que la conscience israélite n'atteindra que beaucoup plus tard. Ainsi pense la mentalité contemporaine.

Mais voilà, il semble que nos publications bibliques de langue française ne connaissent encore que l'exégèse de la *Bible annotée*, sorte de code dont nous ne voulons pas nous séparer. Les tours de force qu'elle fait sont pourtant énormes.

Si nous avons cité ces trois dernières leçons bibliques, c'est que ce sont les plus rapprochées de nous, par conséquent présentes encore à toutes nos mémoires et qu'elles suffisent à nous rendre attentifs à ce fait, c'est que la notion de la

Bible que nous continuons à répandre n'est point conforme à la réalité.

Faut-il aller plus loin ? Faut-il croire, ce qui est l'avis de plusieurs, sinon ouvertement, du moins en secret, que jamais tous ces résultats de la critique biblique ne deviendront compréhensibles pour la grande masse de nos catéchumènes, parce qu'il faut déjà un certain degré de culture pour entrevoir de quoi il s'agit ; que dès lors toutes ces distinctions apparaissent comme trop subtiles et ne pénétreront point dans les esprits, qu'il faut laisser là cette science de l'école et entrer dans une autre voie.

Peut-être, mais laquelle ? « La parole, il faut qu'ils la laissent debout », s'est écrié Martin Luther, et il est incontestable que nous, protestants, nous ne pouvons rompre avec le principe formel de la Réforme. Mais, d'autre part, rien ne nous lie indéfiniment à un canon que nous n'avons pas été appelés à sanctionner, qui est un héritage infiniment respectable, mais revisable du passé. Il est inutile de nous le dissimuler, là où on lit encore la Bible, — et on la lit de moins en moins parmi nous, — on n'en lit plus que certaines parties : les évangiles et quelques épîtres ; mais même les psaumes, si aimés autrefois, sont abandonnés. Ne serait-il pas temps d'en extraire un choix soigneusement élaboré, un choix de morceaux reliés entre eux d'une manière intelligente et pratique ?

Nos enfants se perdent dans l'Ancien Testament et il ne saurait être question de transformer nos catéchismes en un cours d'histoire de la littérature hébraïque. Ceux qui le font, — s'il y en a, — se trompent et manquent leur but. Au reste, notre devoir est-il bien d'insister auprès des enfants pour qu'ils lisent tout l'Ancien Testament ? Nous en doutons fort. Pouvons-nous même le lire tout entier à notre culte de famille ? J'affirme que non. Il faut convenir qu'il y a là une crudité de langage que nous ne pouvons plus supporter et qui, devant des femmes et des enfants surtout, nous met mal à l'aise. A l'une de nos dernières préparations de moniteurs, celle qui avait pour objet d'étudier le sujet de la chute de

David, nous avons lu par mégarde le chapitre XII du 2^e livre de Samuel tout entier, quoique l'*Education chrétienne* indiquât sagement de laisser de côté les versets 7 à 13. Les paroles de Nathan : « J'ai mis sur ton sein les femmes de ton maître » et celles-ci : « Je prendrai sous tes yeux tes femmes pour les donner à un autre, qui couchera avec elles à la vue de ce soleil » y ont donc passé. La gêne du lecteur ne fut pas moindre que celle des auditeurs, au contraire, et qui nous assurera que ces versets, omis au culte de la jeunesse, aient échappé à l'attention des enfants ? Cet encouragement à la polygamie, désignée par un prophète comme une récompense divine, a dû leur paraître singulier.

Nous savons bien qu'on nous répète que tout est pur pour les purs, mais cette raison ne suffit pas à nous convaincre. Ne vous est-il pas arrivé à tous plus d'une fois d'être arrêté à cet égard par une lecture biblique dans votre culte de famille ? Pouvez-vous lire devant les vôtres : « Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux et que vous les verrez sur le double siège, si c'est un fils, faites-le mourir. » Et maint autre passage, parmi lesquels la comparaison si fréquente de l'apôtre Paul, du changement du cœur avec la circoncision, comparaison que les trois quarts des lecteurs ne comprennent pas, parce qu'ils ignorent ce qu'était celle-ci. Si nous trouvions ces choses dans une chrestomathie d'école, nous n'hésiterions pas à demander leur retranchement au nom d'une saine pédagogie.

Nous savons encore qu'on nous répond : « L'Ancien Testament a été le livre de Jésus, le livre de son enfance et de sa jeunesse, le livre qu'il ouvrait pour le lire à haute voix dans les synagogues, le livre que souvent il citait soit pour repousser les séductions du tentateur, soit lorsqu'il parlait à ses disciples ou à la foule de la part de son Père qui est notre Père. Comment n'avoir pas besoin de l'Ancien Testament à moins que le serviteur ne soit plus que le Maître, et l'envoyé plus que celui qui l'envoie ? Ici encore, comme toujours, notre devise doit être : « Que ferait Jésus ? »

Ainsi parle éloquemment M. Roger Hollard fils dans son

beau travail sur *L'Ancien Testament en face de la science et la critique moderne*, travail couronné par le comité de la Société des écoles du dimanche du canton de Vaud.

Cependant l'auteur n'a pas vu que l'argument pourrait être facilement retourné. Si l'Ancien Testament n'a pas offert ses dangers à Jésus, c'est que Jésus était Jésus. Il le dominait et il l'a souvent contredit. Plusieurs livres de l'Ancien Testament, au reste, n'ont jamais été cités par le Christ ; ainsi le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, Esther, Esdras, Néhémie. Quelques-uns de ces livres ne faisaient pas partie du canon, si l'on peut parler d'un canon du temps de Jésus, ce qui est contestable. L'Ancien Testament de Jésus n'était donc pas tout à fait le nôtre. En tout cas nous soutenons que le Seigneur ne fut pas théopneuste.

Non, ce n'est pas sans raison que la majorité des écoles du dimanche de France a abandonné la liste A, qui est consacrée à l'Ancien Testament, pour prendre la liste B consacrée au Nouveau.

Pour notre part, nous ne voudrions pas abandonner entièrement l'Ancien Testament, mais nous souhaitons vivement la publication d'une *Petite Bible* que nous puissions lire en entier avec nos catéchumènes et au sein de nos familles, une Bible qui soit bonne partout. Ce n'est pas seulement l'Ecclésiaste que nous en éliminerions, mais aussi l'épître de Jude, que personne n'a jamais comprise ni ne peut comprendre. Si Dieu nous en donnait le temps, c'est le travail que nous aimerions entreprendre et mener à chef. Non pas que nous n'entendions d'ici les plaisanteries faciles sur cette Bible revisée, expurgée, *ad usum Delphini*, plaisanteries qui ne manqueront pas de se produire de la part de ceux-là mêmes qui s'indigneraient si on les appelait des théopneustes. Il faudrait les essayer, ces plaisanteries, et passer outre.

Qu'on veuille bien nous comprendre. Nous ne songeons pas à vouloir supprimer la Bible, prétention qui serait ridicule et insensée, nous constatons simplement qu'on la possède et qu'on ne la lit plus ou qu'on la lit peu. Nous constatons que l'une des raisons en est qu'on ne sait pas facilement trouver

les pages bienfaisantes. Cette raison, nous voudrions la faire disparaître. Nous savons bien que cette raison n'est ni la seule, ni la principale. Il nous suffit de voir que c'en est une et que nous pourrions la lever, pour que nous estimions de notre devoir de le tenter.

Mais, de grâce, qu'on ne confie pas ce travail à une commission ou à un synode qui doteraient nos écoles du dimanche de quelque manuel banal et pédant, comme s'il s'agissait d'instruire des classes d'écoliers. Non, qu'un homme essaie, ou, mieux encore, que plusieurs se mettent à l'œuvre, en se rappelant qu'il s'agit avant tout d'édification, et « la Chrestomathie biblique » la plus vivante survivra.

La plupart d'entre vous, chers collègues, n'avez pas été témoins de la campagne dirigée en 1869 par M. Buisson contre l'enseignement de l'histoire sainte dans les écoles primaires. Nous nous rappelons cette conférence et tout ce mouvement, comme si c'était hier. M. Roger Hollard nous dit, dans le travail que nous avons cité (p. 50), que ses adversaires lui répondirent « maladroitement ». Et pourtant, au nombre de ces adversaires, se trouvaient les Félix Bovet et les Frédéric Godet, des hommes de marque. Mais voilà, ils étaient dominés par l'idée du bloc, par la superstition du livre. L'Ancien Testament contient des diamants, il faudrait les sortir de la carrière. Tout n'était pas faux dans l'attaque de M. Buisson, la suite l'a bien montré, et la seule réponse qu'il eût fallu lui faire on ne la fit pas. Elle eut consisté à rechercher ce qu'il y avait de juste dans son point de vue, à examiner si, en effet, il n'y avait pas « une réforme urgente » et à provoquer l'élaboration d'un choix qui aujourd'hui s'impose. La Société biblique britannique domine la situation par sa position matérielle, mais elle ne veut connaître d'autre théologie que celle de la théopneustie. Certes, nous ne méconnaissons pas le bien qu'elle a fait ; cependant nous osons croire que ce bien eût été encore plus grand si elle avait voulu renoncer à une conception trop étroite et vraiment insoutenable.

Cette conception, nous devons la combattre dans notre ins-

truction religieuse. Elle serait décidément trop incomplète si nous ne détruisions pas la fâcheuse équivoque par laquelle on confond la Bible et la Parole de Dieu. Néanmoins, quelque considérable que soit la place que la question de la critique biblique occupe actuellement dans les esprits, n'oublions jamais qu'il importe plus de bâtir que de renverser. Il importe par dessus tout de mettre l'accent au bon endroit. Travailler à ce que naisse dans les cœurs cette vie cachée avec Christ en Dieu dont parle l'apôtre, voilà notre tâche. Elle est grande, elle est belle. Nous n'y parviendrons qu'en dirigeant sans cesse les regards sur Celui qui est le roi de gloire en même temps que l'homme de douleur. Sa personne, son enseignement, son œuvre, sa croix, voilà la vraie matière de l'enseignement catéchétique. L'évoquer, le faire paraître, le dépeindre, le faire aimer, c'est la seule manière d'entraîner les âmes à se donner à lui. Aussi approuvons-nous fort ceux qui dans le programme de leur enseignement font une large place à la vie de Jésus. Quelques-uns même consacrent à cette vie un hiver sur deux, alternance très heureuse d'un enseignement historique avec l'enseignement doctrinal. Rien ne réveille mieux la conscience, rien ne la développe davantage que de la placer en présence du Christ, de ce Christ en action dans les inépuisables scènes évangéliques. L'enseignement moral découlera lui-même du tableau de l'activité du Sauveur, l'en séparer est une grave erreur, car il devient sec et ennuyeux. L'amour seul fait naître l'amour.

Cette *Vie de Jésus*, il faut la composer soi-même et la retravailler toujours. Nous n'en possédons pas en langue française qui soit bien faite pour la jeunesse et ce n'est pas là une des moindres preuves de notre extrême pauvreté. Ce n'est qu'en la rédigeant nous-mêmes, en l'écrivant avec le sang de notre âme, dans la prière, non pour la lire devant les enfants, mais pour la leur exposer et la leur montrer que nous leur donnerons, — ce qui est capital, — l'intuition de la grandeur unique et insondable du Fils de Dieu. Du même coup devant cet éblouissement de pureté, d'élévation et de sacrifice, ils

sentiront non seulement leur faiblesse, mais leur misère et, disons le mot, — quoiqu'il semble presque démodé aujourd'hui, — leur péché.

Nous sommes heureux de nous trouver ici en plein accord avec notre vieil ami, M. H. Monnet, pasteur à Champvent, qui écrit, dans le rapport original et plein de sève qu'il a rédigé pour la conférence pastorale du VIII^e arrondissement, — le seul au reste que nous ayons reçu, — les lignes suivantes :

« Il s'agit de faire entendre au catéchumène *son péché*. Oui, son péché, dont personne ne lui a jamais parlé. Il faut lui faire comprendre qu'il s'agit pour lui d'une situation personnelle très sérieuse. Le Christ est venu, pour lui, pour le sauver, parce qu'il a besoin d'être sauvé.

» Creuser cette notion, non pas théoriquement et théologiquement, mais au moyen d'une psychologie populaire et bien pratique, est de toute importance. Amener l'âme à sentir le besoin du Sauveur, à aller au Sauveur, lequel lui donnera ce qui lui manque, la vie, le fera sortir de l'indifférence pour l'amener à la foi, l'amènera des ténèbres de l'indifférence au roc du salut.

» Ton âme est morte, mon ami, si malgré les appels déjà entendus tu es sans goût pour les choses religieuses, le Christ seul peut la ressusciter. Crois en lui et tu vivras.

» Il s'agit de nos jours de toucher cette note dans chaque catéchisme, à propos de n'importe quel sujet à l'ordre du jour. Il faut dire à notre jeunesse : Si ce sujet que nous traitons ne vous empoigne pas, c'est que le Christ n'est encore rien pour vous. Vous en voyez la preuve : votre âme est encore morte. Croyez en Christ, elle vivra et vous vous y intéresserez. Convertissez-vous en lui.

» Voilà, conclut M. Monnet, tout le catéchisme moderne. C'était déjà vrai hier, c'est vrai aujourd'hui, ce sera encore vrai demain. »

Est-ce à dire qu'il suffira d'avoir ainsi clairement devant les yeux le but de l'instruction religieuse et de ne pas chercher à posséder une bonne méthode ? Assurément non. Tout est important ici et aucun élément ne doit être négligé.

Après avoir établi l'orientation de l'ensemble, entrons donc dans le détail. Après la question du fond, celle de la forme, qui est essentielle aussi. Elle n'est pas de moindre importance dans un catéchisme que dans une œuvre d'art, car le catéchisme doit être une œuvre d'art.

J'indique en premier lieu l'entrain, l'enthousiasme, la vie. Comment voulez-vous communiquer la vie si vous ne la possédez pas vous-même ? Rien de plus triste que le pasteur qui se plaint toujours et s'en va de droite et de gauche en faisant entendre ses perpétuelles jérémiades. Quoi ! vous avez l'insigne honneur de représenter Jésus-Christ, d'être son ambassadeur, et vous vous lamentez sur les difficultés du ministère. Quittez plutôt des fonctions que vous remplissez à contre-cœur. Que vous fassiez vos confessions à Dieu, c'est bien, mais montrez donc aux hommes, et tout particulièrement aux enfants, un visage serein et joyeux. Allez à votre catéchisme avec les dispositions de celui qui va à une fête et l'heure passera vite, elle sera bien trop courte pour vous et pour vos catéchumènes. Pour celui qui aime les enfants, l'instruction religieuse est l'une des plus belles parties de l'activité pastorale. Pour celui qui ne les aime pas, qu'il cède la place à un autre.

Aller au catéchisme avec joie ne suffit pas, il faut y aller préparé. « Une bonne instruction de catéchisme, disait Mgr Dupanloup à ses prêtres, exige des plus habiles quatre, cinq ou six heures de préparation ; j'ai employé quelquefois deux ou trois jours d'un travail suivi, quelquefois une semaine entière, pour préparer certaines instructions plus difficiles ou plus délicates. Je vous étonnerais peut-être, messieurs, en vous disant que j'écrivais toutes les instructions du catéchisme ;.. je les ai maintenant encore entièrement écrites de ma main ;... Ce que j'affirme, c'est que, si une instruction n'est pas parfaitement préparée, elle court grand risque d'être *vague, diffuse, ennuyeuse.* »

En nous offrant cette citation, la *Revue du clergé français* rappelle que Mgr Dupanloup était un admirable improvisateur et remarque avec raison que celui qui n'est pas préparé

peut parler *devant* l'auditoire, mais il ne parlera pas à l'auditoire et que les enfants ne retiendront rien de net. Que de catéchistes qui parlent devant leur auditoire, et, les malheureux ! parfois pendant vingt minutes, une demi-heure. Demandez après cela aux enfants ce qu'ils en ont retenu, rien.

Une bonne discipline est en outre indispensable. Pour l'obtenir il faut commencer par se discipliner soi-même. Soyons ponctuels. Une leçon où le catéchiste arrive en retard est un catéchisme manqué. Ce ne sont pas les catéchumènes qui doivent attendre le pasteur, c'est le pasteur qui doit les attendre et les recevoir comme chez lui, les accueillir avec bienveillance et leur dire, par un regard, qu'ils sont les bienvenus. Si les catéchumènes sont laissés à eux-mêmes, quand ce ne serait que quelques minutes, ils engageront souvent des conversations frivoles et les garçons en viendront même à se battre. Mauvaises dispositions pour prier. Que de pasteurs très capables échouent dans l'instruction religieuse parce qu'ils n'ont pas de discipline !

Que chaque catéchumène ait sa place marquée et qu'il vienne l'occuper aussitôt. Que cette place soit toujours la même et qu'on ne la change que pour des raisons très graves. C'est la seule manière d'obtenir de la tenue et du sérieux. Faisons rapidement, mais régulièrement, l'appel, sans estropier les noms, ce qui prête à rire et fait supposer que notre carnet est mal écrit et en désordre. Notons toutes les absences.

Cette question des absences est un vrai cauchemar actuellement, pour les pasteurs de ville surtout. Il y a des enfants qui sont admis à la cène et qui ont manqué intentionnellement et non pour cause de maladie la moitié de leurs catéchismes. On le sait fort bien dans le public et voilà l'une des raisons qui déconsidèrent le plus l'instruction religieuse. Les pasteurs croient se montrer charitables et ils ne sont que faibles. La puissance de la tradition est telle qu'on veut que tout enfant fasse sa première communion ; mais qu'il soit régulier dans la fréquentation du catéchisme, cela on ne s'en soucie guère. Notre devoir est de lutter avec plus d'énergie

contre ce laisser-aller dangereux, et, après avoir usé de tous les moyens de persuasion, savoir prononcer un non décisif, en montrant qu'on ne se moque pas de Dieu.

L'importance de tout ce qui concerne le respect et la discipline ne saurait être exagérée. Mais il va sans dire que cette discipline ne saurait être celle de la caserne. Ce serait faire une grave injure à un catéchiste que de supposer seulement qu'il puisse le croire et confondre ce qui doit demeurer distinct. Ce sont les catéchistes les plus sévères qui ont toujours été les plus aimés, comme il en est au reste des parents. L'enfant sent fort bien, — quand cette discipline est ce qu'elle doit être, — qu'elle a son bien pour but. Derrière cette sévérité, il sent battre un cœur qui l'aime.

Ecoutez comment Funcke, l'humoriste chrétien, raconte ses débuts dans l'instruction religieuse. Il était suffragant dans la ville d'Elberfeld :

« Ce n'est pas sans appréhension que je commençai les leçons de religion. Je n'en avais point encore donné jusqu'alors et je devais maintenant préparer pour leur confirmation les 180 enfants qu'instruisait le pasteur Kohl, et quels enfants ! Ils appartenaient pour la plupart à la population ouvrière, de mœurs très grossières. En outre, « mes enfants » étaient indisciplinés, car leur pasteur, souffrant depuis longtemps déjà, n'avait pas su les tenir d'une main ferme. Je n'eus cependant pas la moindre peine avec les jeunes filles. J'ai été très rarement obligé de les punir ; un regard sévère suffisait, le plus souvent, à les faire rentrer dans l'obéissance. Bref, j'instruisais avec plaisir cent jeunes filles à la fois. Les garçons me donnaient plus de peine, car, à part quelques honorables exceptions, ils étaient grossiers et mal élevés.

» Le pasteur Kohl, resté célibataire, avait comme gouvernante une vieille géante à l'air rébarbatif, qui exerçait depuis de longues années une autorité absolue dans la maison de son maître. Elle se nommait Mina. Quand je vins donner ma première leçon aux garçons, elle me dit d'un ton protecteur :

» — Vous avez à instruire aujourd'hui ces jeunes polis-

» sons. Vous ne parviendrez pas à les mâter si notre chien ne vous aide. Tenez, il est là. »

» Un grand chien barbet était en effet installé près de la fenêtre, grinçant des dents et prêt à s'élançer sur le gamin indocile que je lui désignerais. Mina paraissait avoir raison en disant qu'il n'y avait pas de discipline possible sans l'aide du chien. Ces jeunes vauriens s'étaient entendus pour me saluer à mon arrivée par un effroyable charivari. « Bonjour, jeune monsieur, » criaient les uns ; « bonjour, petit suffragant, » criaient les autres. Ils trépignaient, jetaient leurs bérets en l'air et faisaient une telle poussière que j'en étais presque aveuglé. Je commençai par éloigner le barbet, malgré les protestations de Mina. Mais le chien, furieux de voir son précieux concours méprisé, me mordit cruellement à la jambe. Mina, très irritée, me prédit que tout irait mal et retourna à sa cuisine. J'obtins peu à peu une tranquillité relative et je pus prier avec mes garçons. Je leur fis ensuite une petite allocution avec la cordialité d'un frère aîné, leur disant que j'avais l'intention de les traiter amicalement et que je désirais leur montrer le chemin du ciel ; mais j'ajoutai que j'étais décidé à renvoyer sans pitié et définitivement ceux qui ne se laisseraient pas conduire par la douceur.

» Plusieurs garçons ouvrirent de grands yeux étonnés, d'autres marmottèrent : « Voyons si tu oses. » Si j'osais ? Ils en eurent bien vite la preuve. Pendant cette même leçon, deux petits vauriens se conduisirent si grossièrement que je les mis à la porte et que je ne voulus plus les recevoir, lors même que leurs parents vinrent me supplier en pleurant de me laisser fléchir. La suite prouva que ce moyen était bon, car tous ces enfants furent saisis de crainte et, bien que ce ne fût qu'une crainte servile, elle suffit à faire régner un certain calme pendant mes leçons. Je pus commencer alors à semer la parole divine dans ces jeunes cœurs. Comme j'en avais l'habitude, j'illustrai les textes bibliques par divers récits qui intéressèrent mes garçons. Leur conduite s'améliora et je pus bientôt user de douceur à leur égard.

» J'entrai également en rapport avec les parents de ces

jeunes gens. Je fis ainsi la connaissance de quelques intérieurs chrétiens dans l'intimité desquels je pus apprendre bien des choses. Mais la majorité de ces familles appartenait au prolétariat, et je pénétrai pour la première fois dans ce triste milieu de dépravation morale d'où s'élèvent menaçantes les revendications sociales.

» On ne repoussa cependant pas partout la main secourable que le jeune suffragant offrait en tremblant. Et quand je quittai Elberfeld, il se trouva de ces gens du peuple parmi ceux qui vinrent me remercier et prendre congé de moi. Maintenant encore, il m'arrive d'être salué à Elberfeld par quelques-uns de mes anciens catéchumènes, qui me témoignent leur regret de ce que je ne sois pas devenu pasteur dans cette ville¹ »

Sauf le grand chien barbet, cette jolie page dépeint les expériences de centaines de pasteurs. Tous ne s'en sont pas tirés aussi bien que le suffragant d'Elberfeld, parce qu'ils n'usèrent pas d'une bonne et ferme méthode et qu'ils ne s'appelaient pas Funcke.

Nous avons parlé de la nature et du but de l'instruction religieuse, nous avons traité quelques points de méthode pédagogique extérieure, nous n'avons à peu près rien dit de la méthode dans l'enseignement même, du plan à suivre, de l'ordre des sujets à développer et peut-être ceux qui nous ont suivi s'en étonnent-ils. Notre silence en ceci est intentionnel. Il y a des choses sur lesquelles il est à désirer que nous soyons tous bien d'accord, — ce sont les sujets que nous avons abordés, — il en est d'autres où cet accord n'est pas nécessaire, pas même utile et désirable. Un plan ne sera bon que s'il est le vôtre, que vous l'ayez trouvé et par conséquent que vous l'ayez cherché. Chaussé les bottes d'autrui n'est pas le bon moyen de faire du chemin. Si vous commencez par la création, pour finir par la vie future, je n'ai rien contre ; mais je ne vous approuverais pas moins si vous débutiez par la vie future pour finir par la création. En ce

¹ *L'Empreinte des pas du Dieu vivant*, 2^e série, p. 39 à 41.

qui me concerne j'ai abandonné l'un et l'autre de ces plans, un peu démodés, et j'estime que le meilleur en ce temps-ci est de partir de ce que l'enfant connaît, de l'expérience qu'il a faite, de ce qu'il peut vérifier, de la conscience en un mot, du péché, pour l'amener ensuite aux pieds du Sauveur qui lui donnera soit d'une vie nouvelle. Mais, encore une fois, je ne prétends imposer mon idée à personne. Je ne crois pas aux recettes, je crois au travail et à la vie. Une mauvaise méthode est chose regrettable, un plan défectueux est une entrave, mais il y a des catéchistes de génie qui triomphent de l'entrave et obtiennent, malgré elle, des résultats admirables. Le malheur est que les catéchistes de génie sont rares et que nous n'en sommes pas.

Puisque nous n'en sommes pas, efforçons-nous d'avoir un bon plan rationnel, qui fasse un tout, et choisissons parmi les catéchismes celui qui répond le mieux à notre nature d'esprit et à notre idéal. Dans une lettre qu'il m'écrivit au nom de la conférence pastorale du V^e arrondissement, — lettre par laquelle il s'excuse de ne pas m'envoyer son travail, — M. le rapporteur me dit que ses collègues et lui « estiment qu'aucun catéchisme n'est suffisant et que le catéchisme idéal donnant beaucoup de morale avec très peu de dogmes, dans une langue à la portée des enfants, est encore à faire. »

Soit, je le veux bien, et nous espérons sans doute tous que M. le rapporteur ou l'un de ses collègues du V^e arrondissement publiera bientôt ce catéchisme idéal. En attendant qu'il ait paru, force nous est de nous servir de l'un de ceux qui existent et qui, de l'avis d'hommes assez compétents, ne sont pourtant pas tous médiocres. Il y en a même, à ce que l'on prétend, qui font honneur à l'Eglise contemporaine¹.

Je n'en nommerai aucun, vous les connaissez aussi bien que moi. Faites le vôtre, chers collègues, ou choisissez parmi

¹ On sait que l'admirable catéchisme de M. le pasteur Babut est bien près d'être un chef-d'œuvre. Roger Hollard père l'avait donné à lire au philosophe Taine qui, l'ayant lu, exprima son étonnement et le jugea suffisant, puisqu'il confia sa fille au pasteur protestant.

ceux qui existent, mais que votre enseignement soit bien à vous, l'expression adéquate de vos convictions propres, de votre expérience religieuse, la substance de votre foi. Que les enfants sentent que vous vivez ce que vous dites, que votre cœur est plein de cet amour divin dont vous parlez et à votre flamme d'autres flammes s'allumeront. Les heures dont nous disposons seront trop courtes alors et nous remporterons cette victoire, à laquelle nous devons aspirer, c'est que le catéchisme soit la leçon de la semaine la plus aimée de l'enfant.

Il est temps de poser la plume, il est temps de conclure. Notre étude a un caractère beaucoup trop individuel, nous le sentons bien, mais à qui la faute? Si nous avons accepté cette tâche, c'était dans la pensée que nous n'aurions qu'à résumer, à condenser, dans un rapport général, le résultat des délibérations approfondies de huit conférences pastorales. Mais il paraît qu'il y a d'abord deux arrondissements où les pasteurs n'ont pas de conférences entre eux. Sur les six autres, un seul, comme je l'ai déjà dit, nous a envoyé un rapport, le VIII^e. Le V^e nous a envoyé une lettre et quatre thèses. Le II^e est le nôtre, et j'ai assisté à l'intéressante discussion à laquelle le sujet a été soumis. Restent trois conférences qui n'ont pas donné signe de vie. Évidemment, je ne pouvais tirer de ces indications, plutôt négatives, une conclusion générale.

Néanmoins, nous savons qu'il y a, dans les pages qui précèdent, des vues qui nous sont communes, qui ne peuvent pas ne point l'être. Certainement, nous affirmons tous que notre mission comme éducateurs de la jeunesse est de former des individualités chrétiennes. « Nulle évolution dans l'existence des peuples ne peut être créée si ce n'est par l'effort individuel, » a écrit Elisée Reclus dans la préface de son ouvrage *l'Homme et la terre*. Et il ajoute : « C'est dans la personne humaine, élément primaire de la société, qu'il faut chercher le choc impulsif du milieu, destiné à se traduire en actions volontaires pour répandre les idées et participer aux œuvres qui modifieront l'allure des nations. L'équilibre des sociétés

n'est instable que par la gêne imposée aux individus dans leur franche expansion. La société libre s'établit par la liberté fournie dans son développement complet à chaque personne humaine, première cellule fondamentale, qui s'agrège ensuite et s'associe comme il lui plaît aux autres cellules de la changeante humanité. C'est en proportion directe de cette liberté et de ce développement initial de l'individu que les sociétés gagnent en valeur et en noblesse : c'est de l'homme que naît la volonté créatrice qui construit et reconstruit le monde. »

Ce programme superbe de liberté et cette déclaration de la puissance de l'individu nous appartiennent, avec cette adjonction pourtant que, pour nous chrétiens, cette force créatrice, dans le domaine religieux et moral, l'homme ne la trouve pas en lui-même, mais uniquement dans la foi au Christ, suprême manifestation de Dieu, seul capable de montrer le Père à nos chers catéchumènes.

Plusieurs hommes de notre génération gémissent en secret ou se plaignent ouvertement qu'ils ne voient plus Jésus-Christ. Et nos enfants entendent cette plainte, et, à peine en état de comprendre, ce souffle glacial de scepticisme et de raillerie passe sur leurs âmes. Jésus-Christ, c'est à nous à le leur montrer. Le montrons-nous à nos contemporains ? Par la miséricorde de Dieu, notre corps pastoral, dans son ensemble, est respectable, et les scandales sont rares. Il y a parmi nous des dévouements ignorés nombreux et des sacrifices réels. Est-ce assez ? Avons-nous la cohésion morale que nous devrions avoir ? Nous nous connaissons si peu, et souvent si mal. Que de jugements téméraires et de jalousies cachées ! Quel manque de solidarité ! Quel manque d'amour ! Et surtout, je vous le demande, fournissons-nous le maximum d'effort possible ? Que de temps perdu, inutilement gaspillé dans nombre de vies pastorales !

Certainement, les temps sont difficiles et les choses ont bien changé dans notre pays depuis une dizaine d'années. Quelques-uns accusent de l'état actuel la Libre-Pensée, d'autres certains instituteurs. N'avons-nous pas notre part, notre grande part de responsabilité en tout ceci, et la note de

l'humiliation n'est-elle pas celle qui nous conviendrait le mieux ?

Rien toutefois n'est perdu et le découragement ne nous est pas permis. Nous pouvons bien nous écrier avec Moïse : « Je ne puis pas, à moi seul, porter tout ce peuple; il est trop pesant pour moi, » mais nous n'avons pas le droit d'ajouter : « Pour me traiter ainsi, tue-moi plutôt, je te prie¹, » car nous savons que nous ne sommes pas seuls au travail, mais que le Maître est avec nous, chaque jour, jusqu'à la fin. Notre vocation reste la plus belle, la plus bienfaisante de toutes; notre peuple a confiance en nous, c'est à nous qu'il s'adresse pour avoir de la viande à manger, et, témoignage inappréciable, c'est à nous qu'il remet ses enfants pour leur enseigner le chemin de l'éternité. Nous n'avons pas même à les chercher, à quelques exceptions près, et dans les villes seulement, ils viennent tous à nous.

Quel privilège! et quelle responsabilité! quel honneur aussi! A l'œuvre donc, chers collègues, avec plus de joie et plus de foi! Rentrés chez nous, remettons nos cours d'instruction religieuse sur le chantier, ne pensons pas que nous ne puissions mieux faire. Visitons plus régulièrement les familles de nos catéchumènes, prions avec plus d'ardeur, semons avec plus d'enthousiasme, et nous moissonnerons, vous dis-je. Il ne se peut pas que notre travail soit vain auprès du Seigneur, si c'est vraiment à lui que nous regardons. Point d'agitation, mais un labeur sérieux, régulier, paisible, persévérant, c'est la bonne méthode. Il n'y en a pas de meilleure. Car pour nous aussi il est vrai que

« C'est dans le calme et la confiance que sera notre force. »

Esaïe XXX, 15.

¹ Nombres XI, 14.

Lausanne, 31 octobre 1907.
